

Tonie Behar

COUPS BAS  
ET TALONS HAUTS

roman

JC Lattès

17, rue Jacob 75006 Paris

Pour l'éditeur, le principe est d'utiliser des papiers composés de fibres naturelles, renouvelables, recyclables et fabriquées à partir de bois issus de forêts qui adoptent un système d'aménagement durable.

En outre, l'éditeur attend de ses fournisseurs de papier qu'ils s'inscrivent dans une démarche de certification environnementale reconnue.

ISBN : 978-2-7096-3015-3

© 2008, éditions Jean-Claude Lattès, mai 2008.

*A mes parents,  
Perlette et Berti Behmoiras*



## UN SOIR (PLUVIEUX) DE NOVEMBRE

Dahlia s'était fait agresser au terme d'une banale journée de novembre, alors que la lumière se noyait dans les ombres grises du soir tombant. Le trafic grondait sur l'avenue voisine, elle se pressait sous une bruine sournoise, du genre à traverser le manteau le plus résistant, à s'infiltrer sous le chapeau et faire mousser les cheveux fraîchement lissés. Elle avait quitté l'agence à dix-neuf heures trente, et encore Annick l'avait-elle gratifiée d'un « tu pars déjà ? » faussement innocent, comme si elle prenait son après-midi. Comme si elle ne devait pas encore passer à la banque, puis à la superette, avant d'avoir le droit de s'affaler sur son canapé.

Dahlia s'arrêta sous l'auvent d'une Société Générale, fouilla son sac, une immense besace de cuir souple qui pesait sur son épaule. Bien sûr, elle ne trouvait pas sa carte bleue. De la besace gold émergèrent un trousseau de clés, un téléphone

mobile, une trousse de maquillage pleine, un porte-monnaie vide. Était-ce bien raisonnable, l'achat de ce *maxi bag* ? Ses copines journalistes le lui avaient vanté comme étant le « *must have* » de la saison, l'accessoire qui la positionnerait sans discussion comme faisant partie des fashionistas les plus pointues. Dahlia avait plongé. À présent, plongée dans les profondeurs raffinées du sac *oversize*, elle errait à la recherche de la carte perdue. Un homme se rangea derrière elle, lourd et imposant dans son pardessus trempé. Il lui sembla qu'il s'était approché plus que de raison. Dahlia tenta de se remémorer ses gestes du jour. Une réminiscence lui fit lever le bras pour glisser sa main dans la poche arrière de son jean. C'est là qu'elle avait niché sa Visa en s'habillant le matin. Mais ses doigts n'atteignirent pas leur objectif. Son coude se retrouva emprisonné dans une serre féroce tandis qu'une voix qu'elle ne comprenait pas grognait des ordres à son oreille. Elle se mit à trembler. Son cerveau bogua, ne lui communiquant plus qu'une seule information : Danger !

— Ton sac ! File-moi ton sac, gronda l'homme.

On lui avait toujours dit : « Si tu te fais agresser, donne tout ce qu'on te demande, sans discuter. » Mais au fond de sa besace se trouvait la bague que lui avaient offerte ses parents pour ses trente ans et qu'elle devait faire ajuster à sa taille.

— Non ! souffla-t-elle.

— Non ?

Trop tard ! Son bras venait de lui être arraché et son sac avec. Dahlia eut le temps de crier « au voleur ! » avant de s'écrouler sur le trottoir. Sa joue vint heurter le bitume trempé. Son chapeau roula loin de sa tête, mettant sa chevelure à la merci de la pluie battante. Elle sentait un vide sur sa gauche : son bras, son sac, sa bague, volatilisés. Des larmes roulèrent sur sa tempe, à moins que ce ne fût la pluie.

Soudain, comme si elle n'était qu'une haie dans une course d'obstacles, une paire de longues jambes gainées de jean noir sauta par-dessus son corps recroquevillé et, en quelques bonds supplémentaires, parvint à hauteur du malfaiteur qui s'éloignait en courant. Comme dans les films, quelques coups de poing, un ou deux coup de pied, un voleur qui s'enfuit. Le sauteur d'obstacle revint vers elle en deux enjambées. Zorro surgissant dans la nuit pour lui rapporter son bien.

— Comment vous sentez-vous ?

Il parlait avec un léger accent anglo-saxon. Penché vers elle, il lui tendait la main. Ses yeux, encore dilatés par la peur, se fixèrent sur les boots de cuir ciré de l'inconnu qui venait de lui porter secours, remontèrent le long de l'étroit jean noir, s'attardèrent sur le torse mince qui palpait sous une chemise et un bomber sombres. Elle releva lentement son visage souillé de pluie vers le sien. Quand il

l'aida à se relever elle s'accrocha à lui un instant, un petit instant de trop. Elle s'essuya vivement la figure d'un revers de manche. Il lui sourit.

Pour cette sollicitude inattendue, pour ses yeux marine, pour son sourire blanc et aussi parce qu'elle était profondément romanesque, quelque chose se passa dans le cœur de Dahlia. Cela ressembla à un glissement sentimental, un affaissement des défenses, peut-être dû au contrecoup de l'agression dont elle venait d'être victime.

— Tenez.

Elle attrapa vivement la sacoche de cuir souple, la serra contre elle.

— Merci ! c'est très courageux de votre part.

— Oh ! C'était presque trop facile. Nos voleurs new-yorkais sont bien plus coriaces ! C'est moi qui devrais vous remercier. Je me suis bien amusé !

Il riait maintenant. Un grand rire insolent, comme s'il se sentait de taille à affronter une armée d'arracheurs de sacs et leur faire rendre gorge. Elle eut envie de rire avec lui, infiniment soulagée de la tournure que prenait l'incident. Le traumatisme s'effaçait pour laisser place à quelque chose de beaucoup plus agréable.

— Je peux vous offrir un verre, ça vous ferait du bien... proposa-t-il en tendant le bras vers le café dont l'éclairage ambré se réfléchissait sur le trottoir luisant, au coin de la rue.

Elle trouvait sa pointe d'accent adorable, quant à boire un verre... Dahlia aurait donné sa vie, à cet instant, pour une gorgée de bordeaux soyeux, gorgé de fruits mûrs, parfumé de soleil. Mais en voyant ses cheveux à lui, d'un noir de jais, artistiquement trempés de pluie, elle réalisa avec horreur qu'elle devait être hideuse. Son chapeau était perdu et sa chevelure, oubliant le brushing matinal et ses divers produits lustrants, s'était transformée en une masse mousseuse et frisottante. Son mascara avait coulé, son maquillage détrempe n'était plus qu'un souvenir, cela faisait des siècles qu'elle ne s'était pas fait épiler les sourcils...

Dahlia avait beau s'imaginer sûre d'elle, elle ne l'était pas. Tributaire d'une perception d'elle-même à géométrie variable, tantôt elle se sentait Kate Moss, tantôt un batracien. Il suffisait d'un rien, une réflexion, un regard, quelques gouttes de pluie, pour la faire basculer d'une dimension à l'autre. Elle se visualisa, avec sa tête de grenouille maculée de boue, ses sourcils atomisés et réprima un hoquet d'horreur. Alors affronter le regard de ce garçon craquant, sous la lumière crue d'un café de quartier... Impossible. Sa machine à faire du charme était en panne.

— Merci, merci beaucoup... mais je dois rentrer.

— Vous en êtes sûre ? Ça va aller ?

— Oui, oui ! Tout va bien... je me sens beaucoup mieux. Encore merci pour mon sac.

— Au revoir... vraiment ??? insista-t-il, souriant.

Face à ce sourire éblouissant coincé entre deux parenthèses craquantes, à ce visage au menton fin piqué d'une ombre de barbe, elle se sentit encore plus misérable.

— Euh oui... au revoir, coassa-t-elle.

Il s'éloigna à grandes enjambées dans la nuit noire. Elle le regarda sortir de sa vie, sans faire un geste.

## SIX MOIS PLUS TARD

### 1

Ce lundi matin de mai, Annick Bondy était arrivée la première dans les locaux de l'agence de Relations Presse et Relations publiques qu'elle avait créée quinze années auparavant. Elle aimait ce moment solitaire, quand le grand *open space* était encore silencieux. Ses deux chiens sur les talons – deux bouledogues français blancs à panachures fauves respectivement dénommés Dolce et Gabbana – elle inspecta l'alignement en U des tables de travail, souleva les rideaux de toile grège pour vérifier si, dans les espaces de rangement creusés le long des murs, la disposition des produits sur les étagères et l'alignement des vêtements sur les portants avaient été respectés. Annick Bondy détestait le désordre. Ainsi qu'elle aimait à le répéter, « dans un métier d'image, l'identité visuelle est essentielle ». Aussi avait-elle façonné cet univers « ethnique-high tech », et elle entendait bien y faire respecter sa

haute vision du métier des Relations publiques. À l'agence Bondy, un Apple à écran plat trônait sur chaque bureau composé d'un tréteau de bois brut et d'un caisson à tiroirs en acier. Sur le parquet de larges lames de chêne couraient çà et là de grands kilims colorés. À l'entrée, encadré par deux hautes tentures de velours pourpre, trônait un impressionnant et authentique totem amérindien, porte-bonheur de la présidente qui vouait une passion très chic aux peuples natifs du continent américain. Le visiteur qui entrait sous la verrière eiffelienne de cette ancienne imprimerie du VII<sup>e</sup> arrondissement devait comprendre au premier regard qu'il se trouvait dans un temple de la tendance. Rien de ce qui se passait dans les domaines du luxe, de la mode, du design, de la beauté, du fooding ou de la décoration n'était étranger aux ravissantes attachées de presse de la « tribu » Bondy. Ce mot même de tribu ayant été précisément adopté par Annick, tant pour sa cohérence avec l'univers qu'elle avait créé – en référence au totem, à la fois pièce maîtresse du décor et logo de l'agence – que pour son utilisation frénétique par la presse hype. Tout comme elle appréciait le surnom de « Grande Chef » dont la gratifiaient les attachées de presse entre elles, totalement raccord avec les codes de l'agence.

À cet instant de son inspection, Annick fronça virtuellement une paire de sourcils réprobateurs, immobilisés par une dose mensuelle de botox : un

bloc-notes était abandonné sur la table de travail de Camille. Or, les filles avaient la consigne expresse de ne rien laisser traîner sur leur bureau à la fin de la journée, exception faite d'une boîte à crayons en bois, rapportée en dix-huit exemplaires de Zanzibar. S'approchant de l'objet du délit, Annick constata avec dégoût qu'il s'agissait d'un banal bloc Rhodia à couverture orange. Saisissant rageusement un post-it blanc (toujours blanc, plus élégant), elle griffonna d'une main rapide « *Sais-tu qu'un seul objet non rangé peut créer une sensation de confusion dans une pièce parfaitement ordonnée ? Merci d'y penser à l'avenir. PS : seuls les blocs à couverture beige de chez Muji correspondent aux codes visuels de l'agence* ».

Pour désamorcer ce subit accès de colère, Annick Bondy s'enferma dans son bureau, seule pièce close de ce grand espace convivial, et se mit à passer l'aspirateur.

La première arrivée à l'agence fut Chloé de Lignan. Annick l'aperçut du haut de sa mezzanine aux parois de verre, et sans lâcher l'aspirateur la gratifia d'un léger signe de la main. Chloé posa son cabas monogrammé au pied du grand bureau qu'elle occupait au fond du U, aux côtés des autres directrices de presse – les bureaux des branches latérales étant dévolus aux attachées de presse et aux assistantes – et brancha son ordinateur.

De grands yeux, un grand nom et les dents longues, Lignan est parfaite, pensa Annick, s'exaltant secrètement de compter une authentique comtesse dans sa tribu. En contemplant la jeune femme à l'élégance désinvolte, Annick s'autorisa à faire craquer les os de ses doigts, geste de satisfaction venu de l'enfance, grossier mais hautement réconfortant qu'elle réservait à ses rares moments de solitude. Avoir une Chloé de Lignan dans son cheptel, c'était un peu comme si l'ascendance prestigieuse de la princesse rejaillissait sur elle. Annick examina un instant ses longues mains sèches, aux ongles désespérément cassants, malgré des années de manucures et ré-empoigna rageusement son Dyson, frottant le balai contre l'épaisse moquette de pure laine vierge comme si elle voulait en effacer une tache originelle et indélébile.

Entre neuf heures moins dix et neuf heures, Annick vit débarquer seize des dix-huit filles qui composaient sa tribu.

À neuf heures et deux minutes, Mélanie Lenoir glissa discrètement derrière la tenture pourpre jusqu'à son bureau, placé à l'extrémité de la branche droite du U.

À neuf heures trois, au centre de la branche gauche, Camille Angeli découvrit avec perplexité un post-it blanc collé sur l'écran de son ordinateur.

À neuf heures cinq, le téléphone de Chloé sonna.

— Où est Dahlia ?

— Je m'en occupe...

Cela fut dit de sa belle voix grave, sur ce ton trop éloquent que détestait Dahlia. En peu de mots, Chloé sous-entendait un roman. À sa façon à la fois déferente et dynamique de prononcer ces trois mots brefs, Annick pouvait comprendre : « *Tu peux compter sur moi, Annick, tu sais que je suis solide et efficace.* » Mais aussi, « *Je suis la supérieure de Dahlia et je saurai bien faire rentrer cette rebelle dans le rang* » ou encore, « *Tu te rends bien compte que, contrairement à Dahlia, je suis la ponctualité personnifiée, et même la politesse incarnée* ». Chloé était la reine des regards entendus, des points de suspension, des malveillances non dites mais que tout le monde entendait.

Elle raccrocha posément, effleura la touche 3 de son téléphone portable, qui correspondait au numéro d'appel abrégé de Dahlia.

Au même moment, une jeune femme menue d'environ trente ans, à la chevelure brune fraîchement lissée, franchissait avec agilité les portes d'un wagon du métro et se ruait vers la sortie, imposant à ses jambes de brindille de gravir les escaliers quatre à quatre. Sa montre indiquait neuf heures et sept minutes, soit sept de trop. Tout en courant, elle évaluait ses chances d'échapper à la vindicte d'Annick Bondy et aux remontrances glacées de Chloé. Arrivée rue Saint-Dominique, elle poussa

une lourde porte cochère dissimulant aux regards une grande cour fleurie au centre de laquelle trônait un marronnier luxuriant. Encore quelques mètres et elle franchissait la grande porte vitrée de l'agence. Cachée derrière les grands rideaux de velours, Dahlia se recoiffa d'une main habile, lissa sa tenue, examina le somptueux décor alentour avec le même sentiment de satisfaction intense qui l'envahissait chaque matin, et entra bravement dans l'arène.

— Annick passe l'aspirateur dans son bureau, l'informa froidement Chloé.

Ce qui revenait à dire : *Grande Chef est d'une humeur de chien par ta faute, ta très grande faute et nous allons toutes en pâtir à cause de TOI.*

Elle était installée sur le siège de Dahlia et pianotait insolemment sur son ordinateur.

— Je regardais si tu n'avais pas de mail urgent...

Là encore le message subliminal était clair : *heureusement que je suis là pour veiller au grain quand tu abandonnes ton poste.*

Dahlia posa lourdement son maxi bag au centre de son bureau pour signifier à Chloé qu'elle comptait récupérer son territoire. En un an de collaboration, elle avait eu le temps de perfectionner son langage gestuel.

— J'ai quelque chose à dire à Annick ! lança-t-elle en se dirigeant vers l'escalier

Elle toqua à la porte vitrée et entra sans attendre de feu vert.

— Neuf heures douze ! hurla Annick. Est-ce que je ne t'ai pas prévenue vingt fois ? Est-ce que je parle correctement français ? La ponctualité est essentielle si on veut...

— J'ai obtenu une parution dans le *Marie-Claire* de septembre pour Juan Bilal. Une pleine page, l'interrompt Dahlia.

Le visage de Grande Chef s'éclaira.

— Enfin !! Comment as-tu fait ??

Dahlia osa quelques pas en direction de sa présidente. Contrairement à Chloé, dont le seul souhait était qu'on ne lui fasse pas d'ombre, Annick était sensible aux résultats. Un des principaux clients de l'agence, le couturier Juan Bilal, s'était plaint à plusieurs reprises de ne pas être présent dans les pages mode du grand mensuel féminin. C'était une des missions d'urgence de l'équipe de Chloé que d'y remédier... sans succès jusqu'à présent. La veille au soir, Dahlia avait enfin décroché la promesse de la présence de vêtements du créateur dans une série de mode du très convoité numéro d'été. Il y avait là de quoi calmer l'humeur belliqueuse d'Annick.

— Ne reste pas plantée comme ça ! Assieds-toi. Veux-tu un café, j'allais justement m'en préparer un ?

Malgré ses retards récurrents, Grande Chef appréciait Dahlia. Elle dégagait une énergie posi-

tive, chaleureuse, quelque chose de sympathique et de sain. Une petite demoiselle énergique qui savait ce qu'elle voulait et travaillait très dur, sans regarder sa montre. De plus en plus souvent, elle était capable de réaliser de jolis coups fulgurants, comme celui-là.

— Volontiers, répondit Dahlia en s'installant, soulagée, dans un des fauteuils de résine orange aux lignes cubiques qui faisait face au bureau d'Annick.

Celle-ci glissa rapidement deux capsules de café dans la machine Nespresso placée sur une commode japonaise laquée de noir et tendit une tasse crémeuse à Dahlia.

— Raconte-moi tout, chuchota-t-elle.

Par la paroi vitrée de la mezzanine, Dahlia jeta un coup d'œil vers son bureau. Chloé était encore assise sur son fauteuil, à consulter on ne savait quoi dans l'ordinateur. Soudain nerveuse, elle prit le temps de remuer le sucre et de boire une gorgée brûlante avant de répondre.

— J'ai demandé à parler à Marie-Noëlle Demay et je lui ai fait le coup de l'annonceur déçu. J'ai dit qu'en additionnant la mode, les accessoires et les parfums, nous avons consenti à des investissements publicitaires conséquents dans le magazine, sans aucun renvoi d'ascenseur au niveau rédactionnel depuis le début de l'année. J'ai ajouté que Juan était très déçu de ne pas voir ses créations dans les pages mode depuis des mois, et qu'il réfléchissait

sérieusement à l'élaboration du nouveau plan média.

Annick resta songeuse un moment.

— Mmm... Arme dangereuse. Tu sais qu'*elles* détestent qu'on leur rappelle qu'elles sont tenues par la pub.

Dans le langage des attachées de presse « *elles* » signifie « les journalistes de la presse féminine », cette entité nébuleuse que les services de presse courtisent à longueur d'année dans l'espoir de voir figurer le nom ou les produits de leurs clients au sein des pages des multiples magazines féminins. « *Elles* » sont soigneusement répertoriées dans des listings, scrutées dans leurs habitudes et leurs intentions, pistées dans leur parcours professionnel, régulièrement invitées à déjeuner, conviées à des lancements de produit ou des inaugurations, attendues aux défilés de mode et couvertes de cadeaux. Au pays des attachées de presse, la journaliste est reine et rien n'est trop beau pour s'attirer ses faveurs.

— Écoute ! Avec Camille, on a appelé toute l'équipe mode, de la plus insignifiante des pigistes jusqu'à la plus diva des stylistes, sans qu'elles manifestent le plus léger signe d'intérêt. Chez Bilal, la pression monte à chaque coup de fil. J'ai finalement contacté la directrice du service mode.

— Elle l'a bien pris ?

— J'ai rendez-vous avec elle demain matin au show room Bilal pour un shopping. Parution garantie d'un total look en juillet.

Annick Bondy se cala dans son fauteuil, attrapa une mèche de ses fins cheveux blonds et la tortilla frénétiquement autour de son index.

— Bien joué, Dahlia ! sourit-elle.

Dahlia reposa sa tasse. Elle se sentit soudain la meilleure attachée de presse de la terre. Elle avait compris tous les rouages et les subtilités de ce métier. Le maniement des journalistes n'avait plus aucun secret pour elle. À ce rythme, Annick la nommerait bientôt directrice de presse. Yes ! Elle s'apprêtait à sortir, droite comme un I quand Grande Chef la retint, semblant se souvenir d'un détail.

— Autre chose... A-t-on déjà reçu des réponses pour la soirée Bilal ? demanda-t-elle.

— Juste quelques-unes. On travaille encore sur le listing, toutes les invitations ne sont pas parties.

— Mais les acteurs principaux sont tenus d'être présents ?

— Bien sûr. Ils ont été les premiers invités.

— Ce jeune homme ravissant... comment s'appelle-t-il déjà ?

Dahlia sourit franchement.

— Mehdi Chahid ? Il sera là !

Chloé était toujours scotchée à la même place, apparemment fascinée par le contenu de l'ordinateur de Dahlia. Elle lâcha la souris en voyant arriver sa collaboratrice.

— J'ai obtenu l'accord sur le devis de Potel et Chabot pour la soirée Bilal-Paramax. Je t'ai organisé un rendez-vous de dégustation demain.

— Très bien. À quelle heure ?

— Dix heures.

Dahlia ouvrit la bouche pour protester puis la referma, incapable une fois de plus d'affronter Chloé. C'était l'heure exacte à laquelle elle avait rendez-vous avec Marie-Noëlle Demay. Se détournant d'elle, Chloé s'adressa à Camille, dont le bureau jouxtait celui de Dahlia.

— Où en est-on concernant le listing de la soirée ?

Camille Angeli, l'autre attachée de presse de l'équipe de Chloé, était une jeune fille bien élevée, délurée mais profondément émotive. Encore sous le choc du post-it matinal d'Annick, elle battit des paupières comme dans un dessin animé. Chloé de Lignan, avec sa grâce, son mordant et son machiavélisme, lui faisait peur.

— Je suis en train de rentrer tous les invités de la Paramax, j'ai presque terminé.

— J'ai quelques noms à rajouter, des invitations personnelles, indiqua négligemment Chloé. Je te les apporterai tout à l'heure.

Dahlia ruminait sombrement sur sa lâcheté, se haïssant de ne pas trouver en elle assez de courage pour contester la décision de sa supérieure. Elle voyait arriver le moment honteux où il lui faudrait appeler la journaliste pour reporter ce rendez-vous si chèrement décroché. *Je suis vraiment une serpillière*, songea-t-elle. *Il faut que je réagisse !* Chloé quitta souplement le siège où elle était assise. Elle s'apprêtait à regagner son bureau quand Dahlia se lança.

— Je suis désolée, mais il se trouve que demain matin à dix heures, j'ai déjà rendez-vous avec une journaliste du *Marie-Claire* au show room Bilal...

Chloé se retourna, faisant voler sa longue chevelure blond vénitien dans un mouvement de pub pour shampoing.

— Je dois justement voir Valérie là-bas. Nous avons un tas de choses à mettre au point ensemble avant la soirée. Je recevrai Marie-Noëlle, répondit-elle légèrement.

— Mais c'est moi qui ai négocié ce rendez-vous ! s'emporta Dahlia en se redressant. Marie-Noëlle ne comprendra pas que je n'y sois pas.

Chloé étrécit ses grands yeux verts jusqu'à ce qu'on ne vît plus que deux fentes luisant sous la frange drue qui lui couvrait le front. Elle répondit, détachant ses syllabes, comme une comtesse donnant ses instructions à une domestique butée.

— Marie-Noëlle comprendra très bien. ELLE est Directrice du service mode, JE suis Directrice de presse. C'est MOI qui irai. Discussion close.

Avant de tourner ses talons en croco noir, Chloé chassa une poussière imaginaire de son gilet de cachemire beige et déchargea sur Dahlia sa dernière cartouche.

— Pour autant, je me suis permis de répondre au mail de confirmation de rendez-vous... en lui précisant que c'est moi qui la recevrai, dit-elle en fixant Dahlia, sans se départir d'un sourire placide et proprement réfrigérant.

Dahlia attendit que Chloé ait regagné son bureau pour exprimer sa rage

— Je-ne-peux-pas-le-croire !!!! Elle m'a évincée en fouillant dans mes mails. Je fais le boulot et c'est Cruella qui va récolter les lauriers auprès de Monsieur Bilal, glapit-elle en se réappropriant son ordinateur.

— Surtout qu'elle a demandé à ce qu'il soit présent au rendez-vous.

— Aaahhh ! s'étrangla Dahlia. Et je ne peux rien faire pour empêcher ça. Heureusement que j'ai prévenu Annick à la première heure. Au moins cette vipère gluante ne pourra pas la manipuler.

— Sur ce coup-là, précisa sombrement Camille.

— On a beau être prévenue, à chaque fois elle nous embrouille.

— Elle T'embrouille, corrigea Camille. Ça fait longtemps que j'ai arrêté de lutter.

— Si on se laisse faire, elle nous bouffe. Je ne vais pas rester toute ma vie à faire des relances téléphoniques pour les pages shopping. J'ai envie d'avancer. Souviens-toi de ce que nous dit Annick : « Le pouvoir, ça se prend. »

— N'empêche qu'elle est redoutable, frissonna Camille. Et encore, elle nous aime bien. Malheur à celle qui se retrouve dans son collimateur. Elle est capable de provoquer une dépression nerveuse ou un ulcère.

— Tu plaisantes ! Elle a déjà fait pire. Tu te souviens de cette fille qui était arrivée à l'agence avec les produits de beauté américains Hell dans sa corbeille, et qu'Annick avait directement nommée directrice de presse ?

— Oui... une grande brune, très sympa.

— Eh bien c'est Chloé qui l'a fait virer. Elle lui a collé une faute lourde sur le dos et ciao ! L'autre n'a jamais réussi à prouver qu'elle n'y était pour rien. Et comme c'était un CDD...

— J'hallucine ! s'exclama Camille. Je pensais que la fille s'était vraiment plantée.

— Du tout. C'est *elle* qui avait tout manigancé. Résultat, elle a récupéré le budget et a été nommée directrice de presse.

Camille rassembla fébrilement une pile de

magazines affublés d'une série de marque-pages blancs (toujours blancs, plus élégants).

— Je vais voir Aurélie pour lui demander de rentrer toutes ces parutions dans le book Bilal. Je suis sûre qu'elle voudra le montrer demain et il vaut mieux qu'il soit à jour.

— Je t'accompagne. Je suis trop énervée. J'ai besoin d'une tisane.

Aurélie, l'assistante dévolue à l'équipe Lignan, se trouvait dans ce qui devait être autrefois la réserve de l'imprimerie et qu'on appelait maintenant la salle des books. C'était une grande pièce aveugle dissimulée au fond de l'espace principal, juste sous la mezzanine d'Annick Bondy. Là se cachaient la photocopieuse, l'imprimante, la machine à café, le four à micro-ondes, le réfrigérateur et l'armoire à fournitures, éléments trop peu glamour pour être exposés aux regards. On y trouvait également une table de travail et une longue étagère chargée de grands portfolios noirs : les press-books, ces livres sacrés dans lesquels étaient classées toutes les parutions relatives aux clients de l'agence. C'était les assistantes ou les stagiaires qui étaient chargées de cette tâche peu gratifiante mais indispensable : découper dans les magazines les pages concernées, les coller proprement dans le book, surligner la précieuse citation, sans oublier d'y adjoindre le titre du magazine et la date de parution. Aurélie, armée

d'une règle et d'un cutter, remplissait consciencieusement le book Hell. Assis en face d'elle, Jérôme, le calligraphe, traçait de belles lettres cursives toutes en pleins et en déliés, sur les enveloppes des invitations de la soirée Paramax-Bilal, grand raout mondain que le créateur donnait à l'occasion de la sortie d'un film dans lequel il faisait une apparition dans son propre rôle. Camille remit à Aurélie la pile de parutions qu'elle tenait à la main.

— Pour ce soir. Cruella a rendez-vous chez Bilal demain à la première heure.

— Cette garce... siffla Dahlia en se remplissant un grand mug de tisane déstressante.

— Chut ! souffla Aurélie.

Un claquement caractéristique de talons aiguilles se fit entendre, dangereusement proche. La porte s'ouvrit sur l'étincelante Chloé de Lignan. Elle s'approcha de Jérôme et déposa sur le bureau quelques papiers froissés.

— Mes invités personnels... si tu pouvais avoir la gentillesse de les faire tout de suite. J'aimerais que ça parte au plus vite.

— Je dois d'abord terminer le listing journalistes cinéma. Annick m'a dit que c'était urgentissime.

Elle se pencha tendrement vers lui, ses cheveux fauves frôlant sa joue à le toucher.

— S'il te plaît...

Pour quelqu'un qui ne s'intéressait qu'aux garçons, Jérôme résistait mal à Chloé. Il rougit, pâlit, jeta un regard d'excuse aux trois filles qui le contemplaient, ulcérées, et lui promit tout ce qu'elle voulait.

— Tu me soigneras particulièrement celle-là, ordonna-t-elle en tapotant une carte de visite. C'est mon nouvel amoureux.

Aurélié ne put se défendre d'un mouvement de curiosité. Malgré tout, Chloé la fascinait.

— Ah bon ???? Qui est-ce ?

— Le patron d'un énoooooorme label de musiques urbaines. Je l'ai rencontré lors d'un dîner chez mon amie Justine, celle qui est mariée avec le président d'une maison de disques. Au moment de partir, comme je n'avais pas ma voiture, il m'a gentiment proposé de me raccompagner à la maison. Et puis évidemment...

Chloé étira ses lèvres charnues en un sourire léger, dévoilant d'un coup ses hautes dents écartées et très blanches.

— Rassure-moi, demanda-t-elle à Dahlia, « musiques urbaines »... J'espère que ce n'est pas du rap ?

— Mmm... peut-être pas toujours, glissa prudemment Dahlia.

Chloé n'écouta pas sa réponse. Elle inséra une capsule à café dans la machine Nespresso, plaça une tasse et ajouta une sucette dans le breuvage odorant. Jérôme se mit à écrire avec application.

— Camille, tu récupéreras ces noms pour les ajouter au listing.

— Bien sûr.

— Pour autant, je me demande combien ça gagne, un patron de label, murmura-t-elle songeuse, avant de quitter la pièce.

Ils écoutèrent décroître le bruit de ses pas sur le parquet.

— Tu n'étais pas obligée d'accepter ! gronda Dahlia quand elle fut sûre que le danger s'était éloigné.

— « *Je n'avais pas ma voiture* », imita Aurélie. Tu parles ! Elle m'a envoyée la récupérer chez sa copine le lendemain matin.

— Redoutable ! siffla Camille.

— Elle m'a dit qu'elle avait décidé d'être mariée avant ses trente-trois ans, donc cette année. Croyez-moi, elle fera tout pour, grinça Aurélie admirative.

Elle inséra posément une parution *Femme Actuelle* dans le book Bilal et demanda à Dahlia où elle en était de ses amours.

— Personne ne me plaît, personne ne me tente. Le seul qui me fasse rêver c'est Zorro, mon inconnu du mois de novembre.

— Tu dis ça parce que tu es sûre de ne jamais le revoir, railla Camille en levant au ciel ses grands yeux bleus.

— Peut-être !